Saint Benoît-Joseph Labre une Figure d'Espérance

Chers frères et sœurs,

Je vous souhaite la bienvenue à cette conférence où nous allons plonger ensemble dans la vie de saint Benoît-Joseph Labre, une vie extraordinaire et inspirante. Ce saint, dont la figure résonne particulièrement en cette année du Jubilé 2025 demandé par le pape François, incarne pleinement le thème de ***"Pèlerin d'Espérance"****.*

De l'espérance, il en faut beaucoup dans un monde actuel au bord du gouffre. Nous allons donc prendre un moment pour nous poser, nous ressourcer et nous intérioriser en la présence de ce saint, qui incarne une spiritualité authentique et profonde.

En ce jour, laissez-moi vous conter une histoire, une infime partie seulement de l'incroyable aventure de cet homme dont la seule ambition fut de chercher Dieu avec une détermination à toute épreuve.
Imaginez un jeune homme, dépouillé des aspirations mondaines, errant de village en village, le cœur brûlant d'une quête. C'est un pèlerin des routes, un mendiant de l'absolu, trouvant dans la pauvreté et l'abandon une voie royale vers le Ciel. ***Saint Benoît-Joseph Labre nous montre que la véritable richesse réside dans l'humilité et la foi simple et pure.***

Au fil de ce récit, laissez votre esprit voyager aux côtés de Benoît-Joseph, partageant ses moments de doute et de grâce, de souffrance et de transcendance. Ressentez la profondeur de sa solitude, la ferveur de ses prières et la joie silencieuse de sa communion avec Dieu.

En vous racontant cette histoire issu de la tradition de Fabriano, cette paisible bourgade nichée au cœur des Marches italiennes, à proximité du port d'Ancône. J'espère raviver en vous la flamme de la foi et de l'espérance, cette espérance qui est la clé de sa vie de pèlerin. ***Au fil de ce récit, laissez-vous surprendre à rêver, à trouver, comme lui, la beauté dans la simplicité, la force dans la vulnérabilité et la joie de l'Espérance, celle de savoir que nous sommes aimés de Dieu.***

Que saint Benoît-Joseph Labre devienne pour chacun de nous un guide, un compagnon spirituel dans notre propre quête de Dieu.

Introduction

Un saint pour notre époque. Si quelqu'un incarne la sainteté à l'aube du XXIe siècle, c'est bien Benoît-Joseph Labre. Pèlerin errant sur les routes d'Europe, mendiant sans toit ni richesse, il ne possédait qu'une seule certitude : une confiance absolue en Dieu. Vêtu de haillons et s'appuyant sur un bâton usé par les chemins caillouteux, il poursuivait un unique but : la rencontre tant désirée avec le Seigneur.

À l'époque des Lumières, la route et les chemins appartenaient encore aux piétons. Des charrettes et des cavaliers arpentaient les voies, tandis que sur les grands axes, les cochers et les carrosses glissaient silencieusement. On avait alors le temps de cheminer avec lenteur et tranquillité, chaque pas résonnant comme une prière, chaque détour offrant une nouvelle perspective sur l'immensité du monde. Les vastes étendues quasi désertes invitaient à la méditation et à la contemplation. Pourtant, sur les grands chemins, le peuple de la route était assez nombreux pour qu'on ne soit pas immédiatement remarqué. Parmi les cohortes de vagabonds, il y avait encore suffisamment de vrais pèlerins pour qu'on ne s'étonne pas outre mesure de voir un chrétien pénitent, probablement en route vers quelque sanctuaire ou accomplissant un vœu.

Tel apparaissait, dans l'une de ses images les plus marquantes, celui qui allait devenir saint Benoît-Joseph Labre… Un saint suscité par Dieu.

Qui était saint Benoît-Joseph Labre ?

Mais tout d'abord, un bref rappel de qui était saint Benoît-Joseph Labre.

Né le 26 mars 1748 à Amettes, il était l'aîné de quinze enfants d'une famille de cultivateurs. Très tôt, il rêvait d'une vie entièrement consacrée à Dieu. Aspirant à la solitude et à la prière, il fit plusieurs demandes en 1767 pour entrer dans un monastère. Il tenta d'entrer à la Trappe de Soligny, mais, n'ayant pas l'âge requis, il fut refusé par le Père Abbé Théodore Chambon, qui lui expliqua qu'il ne pourrait y entrer avant l'âge de 24 ans.

Benoît-Joseph reprend le chemin d'Amettes et y rentre après un mois d'absence, avec ses habits en lambeaux et les pieds déchirés, ses chaussures n'ayant pu résister à la longueur et à l'âpreté de la route.

Son désir de devenir moine est si intense qu'il décide de quitter définitivement le domicile familial le 12 août 1769, avec l'autorisation de l'évêque de Boulogne. Ce même jour, il se présente à la Chartreuse Notre-Dame-des-Prés de Neuville-sous-Montreuil, mais il en ressort quelques mois plus tard le lundi 2 octobre 1769. Pour le prieur, il n'a pas la vocation d'un chartreux. Le 20 octobre, il annonce cette décision à ses parents dans une lettre où il témoigne de sa confiance et de son espérance :

Extrait :

Mon très cher père et ma très chère mère,

"Je vous apprends que les chartreux ne m'ont pas jugé propre pour leur état ; j'en suis sorti le second jour d'octobre. Je regarde cela comme un ordre de la Providence qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit que c'était la main de Dieu qui me retirait de chez eux. Seulement il ajoutait : " Je m'achemine vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps…"

Il y souligne néanmoins :

"J'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux et son amour dans le cœur."

Comme il l'a indiqué dans cette lettre, Benoît-Joseph arrive le 30 octobre 1769 à la Trappe de Sept-Fons. Il y prend l'habit religieux le 11 novembre 1769 sous le nom de "Frère Urbain". Cependant, rattrapé par ses scrupules, il est renvoyé le 2 juillet 1770.

Le Père Abbé de Sept-Fons, en le congédiant, prononce une parole prophétique qui restera gravée en lui :

"Dieu vous attend ailleurs."

Le registre du noviciat indique : " qu'il est renvoyé à cause de ses peines d'esprit qui donnaient à craindre pour sa tête. "

Le vendredi 31 août 1770, il envoie une dernière lettre à ses parents depuis Quiers (**Note :** ou Chieri en italien, une ville située dans la région du Piémont).

Dans cette dernière lettre il garde encore le secret espoir d'entrer dans la vie religieuse il écrira :

"J'ai dessein d'entrer dans quelque monastère et j'espère que Dieu m'en fera la grâce."

Nous savons maintenant que Benoît-Joseph Labre n'a jamais suivi le plan décrit dans sa lettre. Dieu, dans Ses voies mystérieuses, l'a lancé dans un périple qui ne devait s'achever qu'à la fin de sa vie.

De Quiers, il prend la direction de Lorette, traversant Pavie et Sant'Angelo Lodigiano, où il fait la connaissance de la famille Savaré et loge dans la grange de leur ferme.

(Note : il y reviendra à de nombreuses reprise au cours de ses sept années de pèlerinage)

Et c'est le mardi 6 novembre 1770 qu'il arrive pour la première fois à Lorette

***Note :** Cette date confirme sans ambiguïté son premier pèlerinage à Lorette. Son extrait de baptême y fut visé ce jour-là, et il y resta une semaine.*

Le Pèlerin de Lorette

Inconnu de tous, il fut cependant remarqué pour sa piété. À Lorette, il restait en prière, à genoux, entre cinq et six heures, évitant de s'appuyer sur aucun siège. Il était totalement absorbé dans sa contemplation jusqu'à l'heure avancée du soir, moment où les gardiens annonçaient la fermeture du lieu saint. En sortant, il ne cherchait pas refuge dans une maison hospitalière, préférant dormir sous les haies, dans les creux des murailles, les étables ou les maisons abandonnées, partout où la nuit le surprenait.

Lorsque des fidèles charitables l'obligeaient à accepter un gîte, il entrait chapeau à la main et se tenait debout à une certaine distance, par respect pour ses hôtes. S'ils l'invitaient à s'approcher ou à s'asseoir, il s'excusait, alléguant sa malpropreté et craignant de souiller leurs sièges avec ses vêtements en lambeaux. Pour lui être agréable, il fallait lui offrir le coin le plus inconfortable de la maison.

Après son séjour à Lorette, il se trouvait à Assise le 18 novembre de la même année, dans la patrie du célèbre *poverello*, fondateur de l'ordre franciscain. Le 20 novembre, Benoît-Joseph s'inscrivit comme membre de l'Archiconfrérie du

Cordon de Saint François. Ce jour-là, après avoir satisfait à sa dévotion en recevant les sacrements, il demanda à être reçu dans l'Archiconfrérie. Le Père Temple, franciscain, lui remit le saint cordon, qu'il porta fidèlement jusqu'à sa mort. Chaque jour, de 1770 à 1783, il en récita les prières liées aux obligations de la Confrérie des Cordeliers.

Après son séjour à Assise, qu'il quitta le dimanche 25 novembre 1770, il marcha dix jours à travers l'Italie. Ne trouvant pas, sur son chemin, un monastère répondant à son aspiration profonde, il se résolut à poursuivre jusqu'à Rome, capitale du monde chrétien et centre de la religion catholique. Le 3 décembre 1770, il aperçut enfin, pour la première fois, la ville de Rome, où il logea à l'hospice Saint-Louis-des-Français.

Ce premier séjour à Rome dura sept mois, jusqu'en mai 1771, date à laquelle il entreprit un second pèlerinage à Lorette. Mais avant d'y parvenir, il s'arrêta durant trois semaines à Fabriano. Cette longue halte marqua un tournant décisif dans son discernement : c'est là qu'il comprit que sa vocation ne se trouvait pas dans le cloître, mais dans une vie de pèlerinage perpétuel, vécue dans la pauvreté et l'abandon total à l'amour de Dieu.

À Fabriano, sa rencontre avec l'abbé Mario Paggetti fut déterminante. Ce dernier l'aida à comprendre que sa mission n'était pas d'entrer dans les ordres, mais d'embrasser une vocation de pèlerin itinérant, témoin silencieux de foi et d'espérance.

Comme le dira Sœur Priscille, de la communauté des Petites Sœurs de l'Agneau à Amettes :

"Benoît-Joseph Labre passera de la crainte à l'amour."

Et j'ajouterais que cet amour l'aida à renoncer à sa propre volonté pour accomplir celle de Dieu à travers lui.

Voici le témoignage de l'Abbé Mario Paggetti (1771)

Note : Témoignage de l'Abbé Mario Paggetti au procès de béatification : (c'est l'abbé Paggetti qui parle)

C'était le matin de ce jeudi 13 juin 1771, un jour qui demeure profondément gravé dans ma mémoire de prêtre. La première fois que je vis Benoît-Joseph Labre, ma première impression fut celle d'un homme à l'humilité rayonnante de sainteté. Sa présence semblait transcendante, sa modeste apparence diffusait une profonde spiritualité qui touchait le cœur de chacun. Il portait sa pauvreté et sa simplicité avec une sérénité qui venait d'une foi immense. Ses paroles lors de nos échanges

étaient porteuses de sagesse et de foi, destinées à voir la beauté dans chaque instant, à trouver la présence de Dieu dans les choses les plus simples de la vie.

Dans notre modeste cité de Fabriano, le pèlerin Benoît-Joseph Labre était l'image vivante de la douceur, révélant sa véritable grandeur dans le service envers les autres. À travers ses gestes simples et son dévouement, il témoignait de l'espérance qu'il portait en lui et qu'il offrait aux plus démunis, leur rappelant que, même dans l'âpreté de leurs vies, il existait un chemin vers la lumière. L'espérance témoignée par Benoît-Joseph était accessible à tous. Il ne prêchait pas par des paroles éloquentes ou des théories complexes, Il était un frère parmi ses frères, partageant leur condition et leur offrant un reflet de leur propre dignité. Par sa présence, il leur montrait que leur vie, aussi humble soit-elle, avait une valeur infinie et que la véritable richesse réside dans l'amour du prochain.

Durant son séjour à Fabriano, il avait enfin commencé à entrevoir sa véritable vocation et se questionnait profondément à ce sujet. C'est pourquoi il était déterminé à se rendre en Galice pour vénérer le corps de l'apôtre Saint-Jacques. Une décision que j'ai approuvée, car il semblait attendre de moi une réponse à cette volonté de s'immerger dans le voyage incessant du pèlerinage, qui lui apparaissait comme la voie que Dieu lui traçait.

*" **Je dois faire la volonté de Dieu** ", m'avait-il dit, et je ne pouvais que lui donner raison. Je l'ai même encouragé à suivre les inspirations de son cœur, tant sa conviction que Dieu le voulait dans cet état de vie était forte."*

J'avais compris alors qu'il ne cherchait pas véritablement mon autorisation, car sa décision était déjà prise en lui-même. Ce qu'il attendait de moi, en tant que prêtre, c'était une confirmation, la reconnaissance de l'Église quant au choix auquel il se sentait appelé par Dieu.

Je peux maintenant le dire sans détour :

" C'est ici, à Fabriano, qu'il prit la décision de faire de son existence une vie de pèlerin, suivant les inspirations de la grâce et n'obéissant qu'à Dieu seul. Tout ce qu'il entreprendrait ensuite serait guidé par cette conscience intime de ce que Dieu attendait de lui... "

"A Fabriano la providence divine avait, à cet instant, accompli en lui ce qui allait devenir son ultime offrande : une vie entièrement abandonnée à Dieu, dans l'humilité, la prière et l'espérance."

Pour les nombreux témoins qui déposèrent lors de son procès de béatification, sa présence à Fabriano relevait d'une expérience transcendante. Ils décrivaient avec une précision saisissante la joie et les sentiments qui l'envahissaient à la simple

vue du sacrifice eucharistique caché dans le tabernacle, il semblait que son cœur assoiffé était touché directement par la main de Dieu. Son visage, souvent baigné de larmes, rayonnait d'une lumière et d'une chaleur qui émouvaient, ravissaient et consolaient ceux qui l'observaient.

Les premiers pas d'une vie de pèlerinage.

C'était le samedi 23 juin de l'année 1771, dans les ruelles de la ville. Sous un ciel déversant ses trombes de d'eau, les nuages sombres virevoltaient au gré du vent, libérant leur fardeau avec ardeur. Les rues et ruelles se transformaient en miroirs liquides, un pèlerin énigmatique, arpentait lui aussi ces rues transformées en ruisseaux. Vêtu de haillons, il semblait porter les marques du voyage et de la vie errante. Ses yeux reflétaient une sagesse profonde, une sorte de lumière émanait de lui.

Une humble veuve répondant au nom de Vincenza Rocca eut le bonheur de croiser le chemin de ce Pèlerin au détour d'une rue submergée par les eaux. Les regards se rencontrèrent, et un instant figé s'établit, comme si le temps avait suspendu sa course. Dans le fracas de la pluie et le tumulte des éléments, presque instantanément, ils se découvrirent mutuellement. Vincenza, émue par le visage serein du pèlerin l'invita à se réfugier chez elle pour échapper à l'assaut des éléments. Benoît-Joseph pénétra dans l'abri modeste d'un pas doux et serein, dégageant une aura d'affabilité qui ne manqua pas de réchauffer le cœur de sa bienfaitrice. Un modeste salut, empreint de modestie, fut l'unique geste nécessaire pour initier cet échange.

"Loués soit Jésus et Marie", glissa-t-il alors qu'il franchissait le seuil.

Dans une attitude humble, il s'installa, laissant la modestie guider ses gestes. Ses yeux se baissèrent doucement. Autour de son cou pendait un chapelet, tandis qu'un autre reposait dans sa main droite. Un petit sac était posé légèrement sur son épaule, contenant probablement ses maigres possessions.

Son visage était un mélange subtil de sérénité et d'affabilité. Un calme intérieur semblait l'envelopper, émanant de lui comme une aura apaisante. En le regardant, Vincenza Rocca pouvait presque sentir la paix qui résidait en lui, une tranquillité qui se propageait dans l'atmosphère environnante.

Cette tranquillité, combinée à une douceur naturelle, créait une présence qui inspirait immédiatement la confiance. Dans le calme de cet instant, la modestie, la foi et l'humilité de ce mystérieux pèlerin était bien plus qu'une simple présence physique, il incarnait des valeurs profondes qui transcendaient les apparences.

C'était un pèlerin de la vie, porteur d'une histoire et d'une sagesse que la veuve Rocca lisaient dans son visage rayonnant.

Ainsi, alors qu'il prenait place avec modestie, un lien invisible se tissait entre lui et celle qui avait ouvert les portes de son humble demeure. Un lien forgé dans la simplicité et la quiétude, un lien qui ne nécessitait pas de mots pour exister.

Dans ses moments ineffables, les pauvres gens aiment à conter leurs chagrins, leurs douleurs à l'écho de l'humanité. Benoît-Joseph se retrouva ainsi à écouter avec attention les récits de la veuve, qui avait depuis peu connu l'amertume de la perte de son époux, maçon, mort en tombant d'un toit. Trois enfants orphelins pleuraient désormais leur père, et la veuve, plongée dans la tourmente de ses responsabilités, trouva en cet homme étrange et paisible une oreille attentive et compatissante.

Ses mots, doucement articulés, s'infiltrèrent dans l'âme de la dame démunie. *" Sa parole était si affable, dit-elle, il me montra comment et pourquoi je devais avoir confiance en la divine miséricorde et dans la Providence de Dieu, j'en ai été toute remuée "*.

La conversation dévia, guidée par le fil de la misère humaine, vers les enfants de la veuve, deux fragiles bourgeons exposés aux rigueurs du monde. Ils furent confiés à la bienveillance de Benoît-Joseph, qui promit avec une joie sincère de les porter dans ses prières. Puis, comme le temps s'étirait et que le soleil amorçait sa descente, Benoît-Joseph exprima un besoin humble, celui d'obtenir un peu de fil pour recoudre son vêtement en haillons. Vincenza lui tendit la bobine de fil, empreint de précaution, il en accepta seulement une petite fraction, déclarant : *"La bobine complète ce serait trop, ce fil est coûteux, et vous n'êtes pas riche ! "*

Enfin, après près de deux heures passées à converser avec la veuve, Benoît-Joseph prit congé avec la promesse sincère de revenir le lendemain. Or, les desseins du destin avaient noué des fils bien plus complexes que ce simple échange entre deux âmes en peine.

Face à la demeure de la veuve se trouvait la résidence de Virginia Fiordi, sa voisine depuis longtemps. Virginia était une femme qui endurait vaillamment des souffrances lancinantes liées à une maladie incurable. Pleine d'empathie, Vincenza Rocca suggéra à Benoît-Joseph de rendre visite à cette voisine souffrante.

"Je viendrai la voir demain", répondit Benoît-Joseph en s'éloignant.

Ainsi le jour suivant, le dimanche 24 juin 1771, jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste, après la messe dominicale une nouvelle rencontre fut orchestrée par les

fils du destin. Bénissant le seuil de sa présence, Benoît-Joseph pénétra à nouveau chez Vincenza Rocca, qui cette fois l'introduisit dans la demeure de Virginia Fiordi. Les aiguilles de l'horloge s'approchaient de l'heure de midi, lorsque le saint se présenta, murmurant *"Loués soit Jésus et Marie"*, une salutation chaleureusement retournée par Virginia et ses deux sœurs, Romualda et Vincenza qui répondirent : *"qu'ils soient loués pour l'éternité."*

Une fois dans la chambre de Vincenza Fiordi, il vint s'asseoir près d'elle, à la vue de Benoît-Joseph et à l'écoute de sa voix, un frisson d'émotion parcourut Vincenza, dans l'intimité de cette visite elle lui confia le récit de ses maux, narré avec une douleur profonde. Benoît-Joseph l'écouta avec patience et bonté, s'enquérant avec tendresse des détails de son histoire. Puis, avec beaucoup de sagesse, il exhorta Vincenza à porter sa souffrance avec foi, espérance et résignation :

- *" Soyez prête à supporter toutes vos souffrances, car le Seigneur attend de grandes choses de vous. "*

Puis, il lui prophétisa que la guérison de son corps ne surviendrait pas, mais que son âme connaîtrait le passage des cieux en franchissant les portes du paradis.

Ce qui toucha le plus profondément le cœur émerveillé de Vincenza, ce furent les confidences du saint. Le groupe qui entourait le lit se retira : la veuve Rocca, par discrétion, et les sœurs, pour préparer le déjeuner.

Profitant de ce bref instant de solitude avec Benoît-Joseph, Vincenza lui confia alors un secret de conscience, lié à une vision spirituelle qu'elle avait eue. Un secret si intime qu'elle ne l'avait encore jamais révélé, pas même à son directeur spirituel, l'abbé Don Paggetti.

Les paroles du pèlerin furent prophétiques, imprégnées d'une grande douceur, ses mots eurent un effet profond sur Vincenza, qui confessa n'avoir jamais ressenti une telle proximité spirituelle. Ses paroles semblaient être sortis des Évangiles, comme celles du Christ lui-même et prononcé par la bouche d'un saint envoyé par Dieu pour prodiguer réconfort et encouragement.

Les aiguilles de la grande horloge s'approchèrent de l'heure de midi. Vincenza Fiordi le supplia de bien vouloir partager son humble repas, une proposition inhabituelle à laquelle Benoît-Joseph consentit sans doute par charité. Il s'assit à table avec ses autres sœurs et la veuve Rocca. Puis il prononça avec ferveur la prière du bénédicité, élevant son assiette à plusieurs reprises vers le ciel. Même s'il se trouvait au milieu de pauvres femmes et de modestes plats, il grignota à peine, convaincu que le surplus serait davantage utile pour nourrir les vers de la terre que lui-même.

- *"Il me faut peu"*, s’exprima-t-il doucement, répondant aux instances des soeurs Fiordi.

- "Le surplus ne serait bon qu’à augmenter la pâture des vers."

Et dans cette maison, alors que les heures s’étiraient, les conversations se tournèrent vers les Évangiles. Benoît-Joseph partagea ses réflexions sur les mystères de la passion du Christ avec une grâce et une profondeur qui captivèrent l’attention de tous. Les deux sœurs et la bonne veuve assises à la table oublièrent de manger, submergées par la force de ses paroles jusqu’aux larmes. Malgré les difficultés de la langue, alors que Benoît-Joseph peinait encore avec l’italien, chaque mot de latin qu’il prononça fut soigneusement écouté. Jamais auparavant n’avaient-elles entendu parler de Dieu d’une manière si poignante, si vivante. Et ainsi, le repas prit fin, mais les conversations, elles, se poursuivirent. Au cœur de cette demeure humble, Benoît-Joseph, inspiré par une force intérieure insondable, dévoila à ses compagnes une prière destinée à transcender les époques, une prière qui, dans les annales futures, sera connue sous la délicate appellation de **"La prière de Fabriano"**, également appelée **"prière des trois cœurs"**.

Voici le texte de la prière originale délivré à Fabriano le 24 juin 1771, en présence des sœurs Fiordi et de la veuve Vincenza Rocca : **(1)**

Mon Dieu,
accorde-moi, pour T'aimer,
trois cœurs en un seul cœur :

Le premier,
tout amoureux de Toi,
qui pense sans cesse à Toi,
agit pour Toi, parle de Toi
et supporte avec patience le mal
que Tu permettras,
tout au long de ma vie.

Le deuxième,
tout sincère,
miséricordieux et bienveillant envers mon prochain.
Qu'il soit un cœur
qui prie beaucoup Jésus et Marie,
afin qu'ils daignent
donner le repos aux âmes du Purgatoire.

Le troisième,
tout vigilant envers moi-même,
qui me rende vainqueur des pièges de la chair,
de sorte que plus grande
sera la joie avec laquelle Tu me combleras dans l'éternité.

Amen

Ensuite, elles lui demandèrent quelles étaient les dispositions nécessaires pour une bonne confession. **(2)** Il répondit que trois conditions principales étaient nécessaires :

- Un bon examen de conscience : "C'est la condition qui implique que l'on doive prendre le temps de réfléchir sur nos pensées, paroles et actions, pour identifier les péchés que nous avons commis. Cela nécessite aussi un examen minutieux et honnête de notre vie intérieure et de nos comportements, afin reconnaître nos erreurs et nos manquements de les avouer et de demander le pardon de Dieu."

- Une contrition véritable : "C'est le repentir sincère et profond pour nos péchés commis. Cela implique d'éprouver un véritable regret pour nos actions, non seulement parce qu'elles ont des conséquences néfastes, mais aussi parce qu'elles vont à l'encontre de notre relation avec Dieu et de nos valeurs morales motivée par l'amour pour Dieu et le désir de se rapprocher de Lui."

- Une sincère résolution de se corriger : "Cela consiste à avoir la ferme intention de ne pas répéter les mêmes péchés à l'avenir. Il ne s'agit pas seulement de demander pardon pour le passé, mais aussi de prendre un engagement actif envers un changement positif dans notre vie."

Pendant ces entretiens, la présence du pèlerin dans cette maison s'étant répandue au village, plusieurs personnes y furent attirées par la curiosité. Des mères de famille amenèrent leurs enfants pour qu'ils puissent entendre les paroles du pèlerin Benoît-Joseph Labre. Il leur parla de manière à leur enseigner l'horreur du mensonge et de la désobéissance, en leur proposant l'exemple des paroles de Jésus-Christ contenues dans les Évangiles, Lui qui s'était fait homme pour obéir à Dieu son Père.

Soudain, une enfant de dix ans fit irruption dans la maison des sœurs Fiordi. Elle avait l'habitude de leur rendre visite pour leur tenir compagnie. La petite fille voulait voir de près ce pèlerin dont tout le monde parlait. Issue d'une illustre famille de Fabriano, elle s'appelait Pia Ramelli et était douée d'une raison très précoce. Elle demanda à Benoît-Joseph Labre de lui parler de sa vocation à venir. Il se mit alors à discuter avec elle. Néanmoins, personne n'eut connaissance de ce

qu’ils se dirent véritablement. Par la suite, elle raconta à sa mère et à moi-même que Benoît-Joseph Labre lui avait prédit qu’un jour elle deviendrait religieuse Clarisses Capucines et qu’elle subirait de nombreuses épreuves. Cette prédiction se réalisa exactement lorsqu’elle prit le voile quelques années plus tard au monastère sainte Cécile de Città di Castello. **(A)**

L’heure était venue, celle où les adieux à la famille Fiordi s’imposaient. Avant de prendre congé, Benoît-Joseph Labre se tourna une ultime fois vers Vincenza. Son regard se revêtit d’une gravité solennelle, tandis qu’il renouvelait **ses paroles empreintes de confiance et d’espérance** :

- "Chère Vincenza ! Jésus t’aime d’un amour profond. Ne considère pas ton état comme une source de difficulté insurmontable, mais plutôt comme une destinée en devenir. De nombreux saints et saintes ont aspiré à vivre ce que tu endures, sans jamais y parvenir ! Le bien et le mal émanent tous deux de Dieu : apprends donc à en tirer les enseignements. Prépare-toi à affronter avec courage le fardeau d’une vie longue et douloureuse. Au travers de ces épreuves colossales, il souhaite voir émerger en toi une espérance immense, car je te le redis, le Seigneur te réserve une récompense grandiose."

Ces derniers mots, prononcés avec insistance, firent réaliser à Vincenza que c’était là une prédiction venue des cieux. En effet, j’ai été témoin des souffrances qu’elle endura pendant plus de vingt années supplémentaires. Se remémorant les paroles prophétiques du pèlerin Benoît-Joseph Labre, auquel elle demeura fidèle jusqu’à son dernier souffle. Elle supporta ses afflictions en les acceptant avec une sérénité inébranlable. Même au cœur des moments les plus éprouvants de sa maladie, elle conservait son calme et son espérance, considérant sa condition comme une épreuve sacrée. Après avoir partagé près de cinq heures en leur compagnie, Benoît-Joseph Labre désira laisser une trace de gratitude pour l’accueil chaleureux qu’il avait reçu. Il sollicita une feuille de papier afin de composer une prière adressée à Jésus-Christ. En la remettant à Vincenza, Romualda, Virginia Fiordi ainsi qu’à la veuve Rocca, il leur garantit que si elles la récitaient avec foi, leurs maisons ainsi que celles des alentours seraient préservées des dévastations de la foudre, de l’incendie et des séismes.

Voici la prière qu’il formula à leur intention :

Jésus-Christ, Roi de gloire, est venu en paix.

Dieu s'est fait homme. La Parole s'est faite chair.

Le Christ est né de la Vierge Marie.

Le Christ est passé au milieu d'eux en paix.


BUON CAMMINO!
le Rose di Gerico
Città di Castello

Le Christ a été crucifié.

Le Christ est mort.

Le Christ a été enseveli.

Le Christ est ressuscité.

Le Christ est monté au ciel.

Le Christ est victorieux.

Le Christ règne.

Le Christ commande.

Que le Christ nous défende de tout mal.

Jésus est avec nous.

On y ajoutera la prière du Notre Père, du Je vous salue Marie et du Gloire au Père.

La promesse du Pèlerin de Dieu ne fut pas vaine ; dix ans plus tard, un séisme secoua la terre à Fabriano le dimanche 3 juin 1781, jour de la Pentecôte. Le tremblement de terre renversa un grand nombre de maisons et en ébranla d'autres, il fit tomber la toiture de l'église de "San Nicola". Cependant, la demeure des Fiordi et les maisons avoisinantes, y compris celle de Vincenza Rocca, restèrent intactes malgré la proximité de la catastrophe. Les habitants attribuèrent cette faveur à la prière du pèlerin qui les avait visités jadis. Peu après, les deux prières de Fabriano furent imprimées et diffusées dans la ville et dans toute l'Italie ; beaucoup prirent l'habitude de porter un exemplaire sur eux comme protection, et chacun désirait contempler la feuille de papier originale écrite de la main même du Pèlerin de Dieu, Benoît-Joseph Labre, précieusement conservée par la famille Fiordi comme un trésor spirituel.

Chaque pas qu'il fit au sein du village laissa dans son sillage une empreinte indélébile. Le jour suivant sa visite à la famille Fiordi, il constata que la population avait commencé à l'entourer d'une aura empreinte de sainteté. Cette situation vint heurter sa modestie et son humilité légendaires, le plongeant dans une profonde perplexité. La notion d'être l'objet d'une telle estime l'ébranla en son for intérieur. Il prit alors la décision irrévocable de quitter Fabriano.

Au sein de l'église San Giacomo, le destin offrit à Don Mario Paggetti l'opportunité de le revoir lors de la messe, célébrée le mercredi 26 juin 1771. Ce jour-là, il s'avança pour recevoir la communion. Puis vint le lendemain, marquant la dernière fois où ses yeux se posèrent sur lui, tandis que Benoît-Joseph Labre à

genoux devant le tabernacle consacra l'intégralité de cette journée à l'adoration du Saint Sacrement.

Vers le déclin du jour, à son retour à l'hospice, il exprima sa gratitude envers le sacristain Vincenzo Brunetti, le chargeant du devoir de transmettre ses remerciements pour la bienveillance que Don Paggetti avait déployée à son égard. Il ajouta ensuite que Dieu lui-même s'emploierait à honorer sa dette envers l'église et l'hospice San Giacomo.

C'est ainsi que le soir même du jeudi 27 juin 1771, dans l'obscurité grandissante, il prit congé des lieux, amorçant son départ en dirigeant ses pas vers le sanctuaire de Lorette. Jamais il ne manifesta l'intention de revoir Don Paggetti, ni de renouer avec les sœurs Fiordi ou la veuve Rocca. Les rues de Fabriano ne le virent plus jamais, car selon ses mots :

- " on avait fait cas de lui comme de quelque chose de bon."

En août 1771, il parvient enfin à Lorette, où il demeura jusqu'au lundi 16 septembre 1771.

Le nouveau chemin du Pèlerin de Dieu Benoît Labre

Dès lors, il marcha de sanctuaire en sanctuaire, visitant les lieux saints de la chrétienté en Italie, en Espagne, en Allemagne, en France et en Suisse. Sa vie devint un incessant pèlerinage, bien loin des "petits pèlerinages gentillets". Le chemin était rude, âpre et difficile ; sa vie de marche était marquée par une dureté extrême envers lui-même.

Ce qu'ils voyaient était sans précédent : un spectacle de sainteté qui bouleversait les témoins qui croisèrent sa route une sainteté transportait les prêtres à une profondeur de dévotion inégalée. **L'adoration du Saint Sacrement était sa respiration, son refuge, sa joie son espérance ineffable.** Il y consacrait tout son être : son cœur, ses forces, son temps, chaque geste de son existence se fondait dans l'élan de sa prière.

Bien qu'il vécût parmi les hommes, son existence était une immersion dans la contemplation et l'adoration perpétuelle. **"On n'avait jamais vu quelqu'un prier de cette manière", disait-on.** Sa force naissait de cette prière incessante, ancrée devant le tabernacle de chaque église. Son esprit dialoguait sans cesse avec le Christ dans le sacrement. **Le secret du pèlerin de Dieu résidait dans ce lien si profond avec le Seigneur que le temps et l'espace semblaient s'effacer à ses yeux.**

La fin de la route

Les années passèrent et sa sainteté grandit parmi ceux qui le rencontrèrent. Sa vie devint un pèlerinage incessant, où il pouvait réduire au silence sa propre volonté. Le rythme effréné et volontaire auquel il soumit son esprit et son corps — aux intempéries, jeûne extrême, chaleur, froid et manque d'hygiène — constituait une ascèse immodérée. En 1777, exténué par sept ans d'ascèse. De retour à Rome à l'automne, il y fixa définitivement sa résidence, ne s'absentant que pour un pèlerinage annuel à Lorette, qu'il accomplit onze fois en treize ans.

À Rome, en 1779, il était tellement épuisé qu'il fut recueilli dans l'hospice évangélique saint Martin des monts de l'abbé Mancini, où il trouva un semblant de vie commune.

Le mercredi saint 1783, il se leva difficilement et, malgré les efforts pour l'en empêcher, se rendit à l'église Sainte-Marie-des-Monts. Pris d'un malaise, il s'écroula sur le parvis. Transporté dans la maison du boucher Zaccarelli, il mourut paisiblement à l'angélus du soir. La nouvelle de sa mort se répandit rapidement, les enfants criant dans les rues de Rome :

" E morto il Santo ! "

La foule se presse autour de son corps, les miracles se succédant. Le 22 mai 1842, le Pape Grégoire XVI proclama l'héroïcité des vertus du Vénérable Benoît-Joseph Labre. Le 20 mai 1860, le Pape Pie IX le déclara bienheureux, et le 8 décembre 1881, le Pape Léon XIII le canonisa.

Pour nous, aujourd'hui, il est une figure de saint qui nous invite à redécouvrir la richesse de la simplicité et la beauté de la foi vécue au quotidien. Il nous appelle à chercher Dieu avec la même ardeur et la même sincérité, en nous engageant dans un chemin qui peut sembler ardu mais qui est illuminé par la lumière de Dieu.

La vie de saint Benoît Joseph Labre, avec ses vastes contrastes, nous rappelle que la vraie grandeur se trouve dans la simplicité, la générosité, et l'amitié, que la véritable richesse se manifeste dans l'authenticité de notre quête spirituelle. Il est un modèle pour notre temps, nous montrant que, même dans les moments de doute ou de lutte, la foi et la quête de Dieu peuvent transformer nos vies et celles de ceux qui nous entourent. Par son exemple, puissions-nous trouver l'inspiration pour suivre notre propre chemin avec courage et conviction, en cherchant toujours à imprégner notre vie des valeurs d'amour, de liberté et de simplicité qui ont caractérisé sa propre existence.

Et l'histoire continue ….

Donné à Lille devant les compagnons de saint Labre en l'église saint Benoit-Joseph Labre de Wazemmes le 9 Avril 2025. Frère Alexis, fl